

porte, décidément j'avais raison, il y a là dessous quelque jalousie cachée. Seriez-vous aussi amoureux d'Aline?

LE MARQUIS. Vous êtes cruelle, comtesse ; pourquoi prolonger cette plaisanterie ?

LA COMTESSE. Plaisanterie, dites-vous, je crains, moi, que cela ne soit très-sérieux, car vous connaissez le modèle du portrait.

LE MARQUIS. Et quand cela serait !

LA COMTESSE. Il faut vous préparer à une surprise, à laquelle vous ne vous attendez guère. Vous sera-t-elle agréable ou désagréable ? je l'ignore.

LE MARQUIS. Comtesse, je suis prêt à tout, mais laissez-moi voir...

LA COMTESSE. La personne n'est pas loin d'ici, vous lui portez même quelque intérêt.

LE MARQUIS. Qu'importe, voyons.

LA COMTESSE. Et je ne sais en vérité s'il ne vaudrait pas mieux pour elle, comme pour vous, anéantir ce portrait avant que vous ne l'ayez vu.

LE MARQUIS. C'en est trop, vous me faites bouillir !

LA COMTESSE. Vous en aurez du regret, je vous en prévient.

LE MARQUIS. Je n'y tiens plus et il faut que je sache... — (*Il veut saisir le portrait, la comtesse le lui donne ; il regarde et reste stupéfait*). Aline, le portrait d'Aline !

BOUFFLERS. Je te le dis depuis deux heures et te voilà tout étonné ; t'attendais-tu donc à voir le portrait du grand Mogol ?

LE MARQUIS. Votre filleule, la petite Aline !

LA COMTESSE. Dont vous êtes jaloux, marquis, convenez-en.

LE MARQUIS. Oh ! madame, pardonnez si j'ai pu un instant... l'excès de mon amour doit me servir d'excuse. (*A Boufflers*). Comment, mon pauvre ami, c'est pour cette petite que tu as prodigué tant d'esprit, de grâce, de sentiment en prose et en vers ?

BOUFFLERS. Mon Dieu, oui, marquis ; tu comprends maintenant pourquoi je tenais tant à ne pas laisser voir ce portrait, je craignais les railleries.

LE MARQUIS. Nous te garderons le secret, tu peux être tranquille. (*Regardant le portrait*.) Voilà donc cette créature incom-